

---

M.E.S., Numéro spécial, Kinshasa, 25 mai 2022

<https://www.mesrids.org>

Dépôt légal : MR 3.02103.57117

ISSN (en ligne) : 2790-3109

ISSN (impr.) : 2790-3095

Mise en ligne le 1<sup>er</sup> juin 2022

---

**Numéro spécial consacré au thème :**

*Regards croisés sur les 20 ans d'existence et d'exercices de la  
Chaire de Dynamique Sociale*

*Kinshasa, 25 mai 2022*

III.

LA CHAIRE DE DYNAMIQUE SOCIALE ET  
LA RECHERCHE FONDAMENTALE

## Empathie, interactivité.

### Au sujet des attitudes adéquates à adopter lors de l'enquête en sciences sociales : la juste position médiane de la Chaire de Dynamique Sociale

par

**Julie Ndaya Tshiteku**

*Professeure, Anthropologie*

*Université de Kinshasa*

## Introduction

C'est lors d'une rencontre d'échange des vœux organisée en mars 2022 par le Doyen de la Faculté des sciences Sociales, Politiques et Administratives de l'Université de Kinshasa, que j'ai eu à converser avec le Professeur Sylvain Shomba Kinyamba. De cet entretien, j'ai appris de lui que d'ici là, il allait commémorer le 20<sup>ième</sup> anniversaire de la Chaire de Dynamique sociale (CDS), un Centre de recherche qu'il dirige et que pour cela, il comptait éditer un numéro spécial de la revue *Mouvements et Enjeux Sociaux* (M.E.S) pour marquer de manière indélébile cette circonstance mémorable.

En effet, *MES* est cette revue qui a donné l'occasion à plusieurs générations de chercheurs de publier des articles abordant des différentes thématiques. Aussi m'avait-il remis un de ses ouvrages, *De la méthodologie de la recherche scientifique : controverses et issues* (2021). Alors, je lui promis d'utiliser cet ouvrage pour écrire ma contribution à son projet.

A ce propos, les questions épistémologiques et méthodologiques de la production de la connaissance sont au centre des travaux de Sylvain Shomba Kinyamba (2021, 2019, 2016, 2014, 2012, 2000). Comme il l'écrit lui-même dans l'avant-propos de son livre dont chaque chapitre analyse un élément spécifique en évaluant certainement des acquis antérieurs et surtout en relevant les difficultés de mener la recherche en milieu congolais. De ces écueils, la pauvreté en constitue l'illustration la plus émouvante et qui offre un spectacle affreux qui hante à tout jamais nos mémoires. Il s'agit bien de ce jeune étudiant de l'Université de Kinshasa qui a été abattu en juillet 2021 par un policier en plein travail de recherche. Le groupe d'étudiants se tirait avec le policier qui leur demandait de l'argent comme autorisation d'organiser des séances pour recueillir les données en vue d'élaborer leur travail pratique. Leur camarade en paya le prix.

Ce livre que j'avais reçu de Sylvain Shomba comprend deux parties qui se répartissent en huit chapitres qui examinent des thématiques variées ayant trait à l'enquête en sciences sociales. Au terme de la lecture de ce livre, en me basant sur mes expériences de recherches en tant qu'ethnographe native, des réactions de plusieurs promotions d'étudiants à l'Université de Kinshasa et

d'ailleurs après plusieurs années d'enseignement du cours des Techniques d'enquêtes sur terrain, mais surtout des inspirations puisées des travaux antérieurs de l'auteur, mon intention dans cette contribution consiste à répondre à la question qu'il se pose dans l'introduction de son ouvrage (p11) et qui consiste à s'interroger sur l'attitude qui est recommandée au chercheur en science sociale pour déterminer si c'est de l'apathie ou de l'interactivité qui l'emporte. Cette question est aussi au centre de mes investigations des dilemmes vécus comme ethnographe native à l'égard de l'anthropologie et de ses méthodes (Ndaya 2005, 2015, 2016). Notre discipline prônant le relativisme culturel. Et c'est dans cette perspective que se situe la juste position médiane de la CDS (S. Shomba) qui recommande l'usage, selon chaque cas de figure, de l'apathie ou de l'interactivité au lieu d'un exclusivisme de l'une ou de l'autre.

Après cette introduction, ce texte va faire un rappel des discours dominants sur les méthodes en sciences sociales et les problèmes qu'elles impliquent et qui vont être examinés en interrogeant la démarche de l'acquisition des récits des autres. Un regard réflexif sera ensuite jeté sur les questions de la neutralité et de la distance dans le travail de terrain. Seront aussi soulevés les pièges qu'une telle approche présente. Ensuite ma réponse sera proposée à l'auteur aux sujets des attitudes adéquates, J'y défends la thèse de l'engagement, de l'empathie comme plus-value de l'enquête pour l'interlocuteur. Comme anthropologue native, j'aimerais ainsi ouvrir une fenêtre sur la réalité congolaise de communication face aux recettes classiques de recueil des données, en restant fidèle au mode de communication afin de répondre aux exigences académiques de la validité.

### **1. Neutralité ? Regard sur l'anthropologie et ses outils de recherche**

Recueillir les données auprès des personnes concernées par un fait social pour en saisir le sens est un des défis de tout chercheur en sciences sociales. Les processus de recueil des données de terrain exigent au chercheur d'entrer en communication afin d'établir le dialogue avec l'autre.

Dans son travail de terrain, d'anthropologie est dépendant de ses interlocuteurs que sont les enquêtés. Ce sont eux qui lui font le don de leur connaissance et c'est cette information qu'ils livrent au chercheur qui participe à sa promotion. Dans le but d'aider le chercheur dans l'acquisition de cette information, les sciences sociales ont, pendant longtemps, produit des réflexions sur les méthodologies à utiliser pour étudier les autres. Pendant longtemps, elles ont systématisé les techniques, ont organisé des enseignements sur ces techniques tant et si bien que les termes *entretiens*, *interview neutre*, *dialogue*, ... sont devenus des modèles (Blanchet 1985; Grawitz 1990; 1990b, 1999; Malinowski 1989; De Sardan 1995, 2000, 2008). L'accent dans ces méthodes est mis sur la primauté du dialogue, l'anthropologie étant nécessairement

communication. Et aussi les attitudes adéquates qui permettraient la libre parole; on conseille de prendre de la distance par rapport à soi pour permettre la parole de l'autre de se libérer, de parler sans contrainte; on cherche à savoir comment créer un climat de confiance avec l'enquêté, etc. Aussi dans cette rencontre avec l'enquêté on insiste sur la « neutralité » de l'enquêteur, présentée comme garante de l'objectivité de la recherche.

C'est en utilisant ces méthodes et ces techniques que les anthropologues, à l'instar de Victor Turner et de Marcel Griaule, pour n'en citer que ceux-là, ont eu des matériaux auprès de leurs interlocuteurs privilégiés; le Zambien, Mushona pour Turner et le Malien, Ogtomeli pour Griaule; qui leur ont permis d'acquérir leur notoriété. En effet, à travers ces méthodes et ces techniques qu'ils ont utilisées dans la communication, ces chercheurs, ressortissants des pays européens ont ramené des éléments des cultures jusque-là, pour eux, inconnues, des connaissances autres que celles des environnements dans lesquels ils sont nés et où ils ont été socialisés. Bien que les populations concernées par les résultats de leurs enquêtes se reconnaissent dans le savoir produit, les outils qu'ils ont utilisés pour accéder à l'information sont parfois vécus par leurs interlocuteurs comme une violence sur leur mode de communication.

Les discours dominants dans les enquêtes en sciences sociales et qui privilégient la neutralité sont jusqu'aujourd'hui maintenus et font fi à la symbolique de publications posthumes du « *Journal de terrain* » de Malinowski (1985), un des ancêtres des outils et techniques, dans lesquels il dévoilait son aversion envers ses interlocuteurs, les Trobriandais, en remettant en question l'illusion de la neutralité de l'ethnographe par rapport à ses interlocuteurs.

Tout se passe comme si lors de ses observations l'enquêteur ne doit pas interagir avec ses informateurs alors que des programmes sont développés dans le but d'intégrer les chercheurs africains, dans la tradition de la pensée académique occidentale du recueil des données, comme s'il n'existait pas d'autres manières de communiquer malgré le relativisme culturel cher à l'anthropologie ainsi que les critiques des différents scientifiques sur les méthodes auxquelles recourent l'anthropologie.

Les critiques au sujet du lien entre la pratique anthropologique et la perpétuation de l'impérialisme sont légions. Valentin Mudimbe (1979, 1982, 1988); Jean Marc Ela (1994) et Kizerbo (1980) ont critiqué cette hégémonie de la pensée occidentale dans la construction des méthodologies pour étudier l'Afrique. Mudimbe, dans ses récusations amorcées dans son ouvrage *L'autre face du royaume* (1979) et poursuivies aussi bien dans *L'odeur du père* (1982) que dans *L'invention de l'Afrique* (2021), présente l'ethnologie comme une science coloniale, née et au service de la colonisation. Ces échos se retrouvent aussi chez J.M. Ela qui dénonce l'aliénation et l'étréitesse des méthodes utilisées par les

sciences sociales pour rendre compte des formations sociales de l'Afrique. Tous proclament un changement de discours, pour reprendre l'expression de Kizerbo, un changement de l'instrument linguistique de la production de la connaissance. Mudimbe demande aux Africains d'analyser les appuis contingents et les lieux d'énonciation des concepts, de savoir quels nouveaux sens et quelle voie proposer pour que nos discours nous justifient comme existences singulières, dans une histoire singulière.

### 1.1. La neutralité et ses pièges

Si l'on demande quelque chose à quelqu'un ou si on écoute quelqu'un, ne doit-t-il pas aussi être possible que cette chose qu'on demande soit aussi quelque chose que l'autre puisse vous demander, d'autant plus que la parole des autres participe à la promotion de l'enquêteur ? Et de plus, dans le cas des recherches faites en RDC, les matériaux recueillis sont souvent discutés ailleurs que parmi les gens qui les ont produits<sup>41</sup>. Comme ethnographe chez soi, les interrogations au sujet de la neutralité dans le contact entre le chercheur et ses interlocuteurs ont été au centre de mon cheminement. Dans les discours dominants, comme déjà montré, la neutralité est présentée comme garant de l'objectivité. Mais l'objectivité dans la recherche n'est-elle pas à rechercher dans les méthodologies que nous utilisons, par la rencontre de plusieurs subjectivités, à travers les études comparatives comme ouverture des horizons, en consultant les autres, par la triangulation ? Il m'a fallu dès le début de ma carrière prendre conscience du fait que les méthodes de recherche que nous avions à notre disposition n'étaient pas édifiantes. Ma préoccupation fut de trouver des outils de recueil des données, de décrocher des discours méthodologiques dominants. L'entretien et plus exactement le dialogue neutre ressemble à un interrogatoire. Il donne le sentiment à l'informateur d'être devant une enquête judiciaire, un tribunal. Ce qui fait de l'entretien, de l'enquête un lieu d'agression symbolique. Ce n'est plus une situation de dialogue, mais un rapport de force. La rencontre étant un jeu de « question réponse » durant lequel l'enquêteur gère une relation dans laquelle l'enquêté n'est pas toujours dans une position de lui poser des questions de retour. De plus les questions commencent par la conjonction interrogative « pourquoi », par exemple, très normales dans la communication en milieu occidental où les enfants en sont imprégnés dès le bas âge et à laquelle ils reçoivent des réponses implicites dans le milieu congolais et où le doute sur la véracité de ce qui est dit, constitue une contestation qui met l'interlocuteur sur la défensive. Ensuite, il y a l'imposition par l'enquêteur à l'enquêté de la problématique de son étude. Le fait autour duquel la conversation va se dérouler, c'est le chercheur qui l'impose. Les thèmes proposés ne sont pas toujours au centre de ses préoccupations. La rencontre ne se déroule pas autour

<sup>41</sup> La carence de la littérature en général et de la littérature sur l'Afrique en particulier, dans les universités africaines, n'est plus à démontrer. Et ce malgré les recherches faites dans différents pays de ce continent. En outre, les ouvrages écrits sur les recherches qui y sont faites sont quelquefois dans des langues que les concernés (leurs enfants et petits-enfants) ne maîtrisent guère.

d'un thème à propos duquel chacun des interlocuteurs trouve son compte, s'exprime en liberté et en toute autonomie. De même, l'enquêté ne connaît même pas les origines sociales de celui qui est en face de lui. Généralement l'interlocuteur rencontré n'attend pas que l'enquêteur vienne dialoguer avec lui. L'enquêteur livre le sujet de discussion alors que l'enquêté se trouve souvent comme sommé d'échanger sur la problématique, craignant de ne pas pouvoir bien le faire, de ne pas être à la hauteur, d'être discrédité comme pris dans une situation scolaire, à la manière d'un étudiant à la dérive devant un examen. Il se trouve en face d'un enquêteur qui joue l'argument d'autorité par le fait que c'est lui qui pose les questions. On donne à l'enquêteur le don du vécu, en explicitant les expériences. Et on n'ose pas avancer un « je ne sais pas » ou « je ne comprends pas ce que vous recherchez », « de quoi vous parlez ». Il y a en outre des attentes de l'interlocuteur face à l'enquêteur. Qu'y-a-t-il au bout de la chaîne des entretiens ? On n'ose pas refuser de participer à l'étude, de peur de manquer probablement un avantage, dans l'idée que l'enquêteur constituerait un capital social. Et cette idée qu'il y aura quelque chose au bout de la chaîne est renforcée par les annotations dans le cahier, la multiplication des entretiens, les demandes d'éclaircissements, la reformulation de ce qui a été dit.

La multiplication des rendez-vous, c'est-à-dire des allers et retours chez l'interlocuteur à travers des va et vient qui consomment du temps et donnent un caractère si formel à la rencontre et qui font, par conséquent, penser silencieusement aux questions de la hiérarchie. A travers le rendez-vous, l'enquêteur réveille la conscience de l'enquêté. Celui-ci ne parlera pas avec l'enquêteur comme il parle dans son quotidien, il est obligé de devoir structurer ses propos. Que l'enquêteur le veuille ou non, l'interlocuteur a une représentation de l'enquêteur qui influe sur la relation et sur la parole produite. Pierre Bourdieu (1993) signale le fait que l'enquêté entre en contact en fonction des représentations qu'il se fait de l'univers de la recherche de l'enquêteur. Ce qui est particulièrement le cas dans la rencontre entre l'occidental et l'Africain. En effet, il n'y a pas au monde un continent autre que l'Europe qui a su si bien vendre son image de philanthropique, et d'être là pour résoudre les problèmes des autres. Sans que celui qui interviewe s'en rende compte, il laisse flâner l'impression d'être investi d'une mission, provenant des organisations du nord atlantique, de redresser la situation de ceux qu'il interroge, un peu avec l'air de '*je vais vous arranger ça*' (Ndaya, 2008, p.130).

Ceci a aussi été relevé par Pierre Joseph Laurent, dans sa communication orale lors de la conférence IAACHOS, en octobre 2013 et à travers laquelle il reconnaissait explicitement « *on nous assigne sur le terrain des rôles que nous ne saurons assumer* ». Il s'agit là, d'un paternalisme maintenu de part et d'autre, condescendance avec les personnes interviewées qui font telles que les images mentales incorporées dans les contacts historiques assignent un sens à la

relation entre les Ressortissants de l'Atlantique du nord et les Africains. Les interlocuteurs investissent dans la recherche en fonction de ce qu'ils sont et en fonction des enjeux qu'ils pensent être liés à répondre.

C'est à partir de ces constats, que j'ai choisi dans mes recherches de ne pas avoir une attitude apathique, pour répondre à la question posée par Sylvain Shomba. Je suis convaincue qu'on peut produire un savoir valide en restant proche de la population sujet de l'étude et en utilisant des outils de recherches proche de leur mode de communication.

Un tel choix inscrit mes recherches dans un projet méthodologique attentif au relativisme culturel. De la création, pour recourir à Pierre Bourdieu, d'une relation sociale dans laquelle l'enquêteur et l'enquêté s'assistent mutuellement dans l'effort douloureux et gratifiant à la fois, pour mettre à jour les déterminants sociaux culturels partagés. C'est l'adoption d'une posture empathique par le chercheur en science sociale qui n'est pas celle de cette figure du savant apathique, distant, ou trop intéressé, parfois infantilisant. Cette distance tant recommandée pourrait s'expliquer par le fait qu'elle existait déjà, étant donné qu'à l'origine, les méthodes de recherches en sciences sociales ont été élaborées par des personnes imprégnées des autres attitudes de communiquer inhérentes à leur contexte culturel.

Aujourd'hui, les recherches en sciences sociales sont pratiquées aussi par des personnes ressortissantes des communautés au sein desquelles ils font des recherches. C'est pour cela qu'un plaidoyer pour leur révision est plus qu'indispensable.

## **2. L'empathie : une plus-value de l'étude pour l'interlocuteur**

L'empathie, selon Carl Rogers (2004) consiste à savoir se projeter dans l'autre. C'est avoir une disposition intérieure qui reflète cette expression latine du « *homo sum, nihil humani alienum a me puto* », c'est-à-dire je suis humain, rien d'humain ne m'est étrange qui souligne tout naturellement la substance de l'attitude empathique. Au demeurant, faire preuve du comportement d'empathie, c'est aller au-delà de l'égoïsme. Suivant cette attitude, on ne peut pas cacher ses sensibilités ou dissimuler ses idées. Comme attention ouverte et bienveillante, une attitude empathique porte à faux l'idée de la neutralité en tant que garantie de la qualité d'un travail scientifique. Il est difficile d'être indifférent, froid ou en retrait, car toute ouverture à l'autre permet d'appréhender son cadre de référence, ses sentiments et ses convictions.

Mais la question qui se dégage de l'approche empathique, c'est de savoir quelle forme ou quelles techniques d'enquête doit prendre la rencontre. En tenant compte de l'univers des sentiments d'autrui, de ses conceptions

personnelles, mais aussi qui puisse permettre à l'enquêteur de pouvoir interagir et créer une situation dans laquelle les protagonistes de l'enquête s'assistent mutuellement, comme s'il s'agissait d'une situation thérapeutique.

### 2.1. *Lisolo*, la causerie

La causerie, *lisolo*<sup>42</sup> en lingala (plur. *masolo*) vient du verbe *kosolola*, causer (Ndaya 2008:10-14, 2005, 2016). En effet, causer, c'est être en plein dans le mode de communication naturelle des Congolais. Le milieu commercial au Congo a d'ailleurs compris cette spécificité de la communication des Congolais. Les sociétés de télécommunication, par exemple, utilise l'expression lingala « *beta masolo* », pour faire la promotion de leurs produits et pour toucher les consommateurs. La situation pratique de *lisolo* renvoie à ce que Olivier De Sardan (2008: 64) nomme une conversation ordinaire, en situation naturelle, qui se déroule de manière banale, détendue, en pleine vie sociale et en assumant le risque que les autres personnes se mêlent à la conversation.

Il s'agit des moments informels des échanges sans engagement. Et le sujet de la conversation y est impromptue, involontaire, non sollicitée *a priori*. Comme outil de l'entretien, recourir au *lisolo*, à la causerie peut résoudre les problèmes des attentes et de la hiérarchie dans la rencontre entre l'anthropologue et ses interlocuteurs.

La causerie requiert un haut degré de convivialité avec les individus sujets de la recherche mais surtout la manie de subtilités de la communication aussi bien verbale que non verbale ainsi que la maîtrise de la langue. En recourant à la causerie dans mes recherches, notamment, dans mes recherches parmi les plus intensives et les plus fidèles du Combat spirituel (Ndaya 2008), j'ai cherché à connaître les motifs d'adhésion, notamment, des femmes, à la thérapie *Le Combat* et l'impact socio-culturel de ce mouvement pour ceux qui y adhèrent.

Il nous a semblé plutôt opportun de nous intéresser aux motifs d'adhésion des femmes simples fidèles, à tous les niveaux d'implication religieuse. Nous avons pris part aux enseignements qui leurs étaient donnés en rapport avec l'initiation. La préférence pour les femmes comme interlocutrices tenait d'abord à des questions d'ordre culturelle et pratique. En effet, les femmes sont plus inclinées à se confier à une autre femme surtout s'il s'agit des questions qui touchent à l'intimité. C'est tabou dans la société congolaise qu'une femme fasse ses confidences à un homme. Aussi, les femmes sont matériellement plus disponibles pour des longues causeries pendant qu'ensemble on est occupé à une activité féminine. En tenant compte des moments et des circonstances, nos échanges étaient en général plus longues et

---

<sup>42</sup> Prononciation: *lissolo*

plus approfondies et se déroulaient dans une ambiance détendue. Les discours produits dans ces circonstances étaient riches. A ce titre, les récits de vie joints à l'observation interactive des réactions des unes et des autres dans la vie quotidienne se sont révélés bien plus riches d'enseignements que les prêches longs lors des classes d'enseignements qui confrontent profondément.

Il ne m'a donc pas fallu un long détour pour m'engager dans ces causeries au point que la recherche empirique fut donc caractérisée par une grande mobilité, par une participation aux occupations féminines lors de l'organisation des différentes cérémonies (fêtes, transports, tressages des cheveux, etc.). A partir de là des connections se sont créées avec des fidèles de plusieurs villes et de plusieurs pays nous donnant des occasions de causer et de tailler longuement bavette.

Ces conversations étaient des moments d'interactions intenses qui n'avaient pas beaucoup à voir avec un entretien caractérisé par une écoute neutre. Elles prenaient différentes couleurs, elles n'étaient pas non plus toujours avec une seule personne. Des visiteuses pouvaient entrer pour vendre les marchandises et elles se mêlaient à nos discussions, chacune cherchait à se faire entendre en rehaussant sa voix pour dépasser celle de la musique et des prêches diffusées par la télévision souvent ouverte. Il arrivait souvent qu'à partir des rencontres chez une copine pouvait nouer une amitié avec une visiteuse qui, elle aussi, nous faisait le don de son récit de Combattante.

Il n'y avait au départ pas d'imposition du sujet. Le sujet était secondaire à la rencontre mais devenait une cause commune. Ainsi, les conversations se caractérisaient par l'inversement. Comme enquêtrice, on n'avait pas le monopole de poser les questions, ni de l'orientation de l'exploration. On n'était pas en retrait de la problématique. Nous nous immixtions dans leur vie mais leur a laissé aussi la possibilité de s'immiscer dans la nôtre. A chaque fois que des éléments d'identification survenaient, il y avait une ouverture. On n'a pas été inactive dans l'interaction. On donnait à voir et à entendre aussi. On est intervenu activement et on a même porté un jugement en réagissant explicitement à la demande d'avis, tel qu'on sentait sur le coup dans l'action, à la manière de la « réflexivité reflexe » (Bourdieu) comme capacité de l'enquêteur à intervenir au bon moment.

Cette attitude devenait la plus-value mentale, « le contre don » face à l'information reçue. Les causeries faisaient de la rencontre des sessions thérapeutiques « à la congolaise » avec le soulagement mental que cela procure, celui d'avoir raconté, d'avoir échangé, de s'identifier, de se reconnaître dans l'autre et d'avoir construit un pont avec autrui.

Toutefois, notre attention quoi que très soutenue par les idées que nous avions au préalable comme hypothèses, était aussi dirigée sur les schémas des récits, qui suivaient toutes la même logique et incluaient des moments très douloureux, le contrôle social dans la société congolaise, l'exclusion, les premiers contacts avec le Combat, ainsi que les suivants, en étant explicites en terme de la recherche d'exister socialement, de retrouver un réseau social où elles peuvent fonctionner sans être jugées. Toutes nos interlocutrices fournissaient un discours semblable sur les motifs d'adhésion, avec des épisodes de leur vie qui s'enchaînaient logiquement les uns aux autres, comme si elles avaient déjà depuis longtemps élaboré ce type de réflexion sur elles-mêmes.

Il s'agissait des confidences toutes simples mais dont le pathétique vient de la marginalisation et à la quête d'un refuge social. C'est pourquoi, même si l'étude porte exclusivement sur les ressortissants de la capitale, les traits idéologiques sont élargis, par induction, à l'ensemble des femmes congolaises qui ne répondent pas aux images valorisées de la femme par la société congolaise. Ces compatriotes qui ont bien voulu partager leur histoire dévoilaient ce que veut dire au Congo, avoir une maladie chronique, être célibataire, être victime de la maternité qui se fait attendre, etc.

A partir d'un récit on peut extrapoler ce vécu de la marginalisation partout au Congo sur des milliers d'autres hommes et femmes qui sortent de la norme et de la dimension structurante de l'adhésion religieuse. Il s'agissait des confidences toutes simples mais dont le pathétique vient de la marginalisation et la quête du droit d'exister socialement lorsqu'on s'écarte des images valorisées.

Nous avons cherché à avoir des contacts avec n'importe quel interlocuteur qui pouvait fournir des informations, y compris ceux qui s'affirmaient contre le Combat pour déjouer les pièges de l'encliquetage. Leurs arguments pour expliquer leur rejet du Combat permettaient de mieux comprendre ce que ce dernier impliquait du point de vue culturel ou idéologique. A travers les discours individuels des hommes et des femmes, des lettrés, et de non lettrés, des diplômés et non diplômés ... il a été possible de cerner un certain nombre d'invariants dans les démarches et certaines représentations en rapport avec le *Combat*. De plus, nous n'avons pas privilégié le recueil d'information auprès des spécialistes, les serviteurs de Dieu, car ces types de personnages ont une fâcheuse tendance à formuler l'essentiel de leur discours de façon à faire comprendre à leur interlocuteur, surtout s'il est autochtone, qu'il n'arrivera jamais à cumuler autant de savoirs. Elles émaillent souvent leurs phrases des expressions bibliques, toute réponse qu'on peut leur donner et tout ce qu'on peut leur dire est faux. Elles se réapproprient même toute tentative de théorisation et ainsi les efforts de se trouver sur un pied

d'égalité sociale avec elles deviennent difficiles. Ce que nous avons fait, c'est de faire corriger par les responsables, des personnes qui avaient certaines tâches comme les prédicatrices, les notes prises lors des enseignements bibliques publics. Ce qui renforçait leur autorité. Elles inscrivait des remarques sur nos annotations et nous interpelaient pour évaluer si nous avions ou pas bien assimiler les matières enseignées.

Mais, la causerie en tant qu'outil des recherches présentait aussi des désavantages. L'investissement du temps et de la mémoire qu'elle exige, du fait de ne pas noter rendent difficile de retenir l'information reçue. Il fallait dès lors mettre la créativité en marche en cherchant des différents « trucs » pour fixer l'information.

Aussi, la traduction des entretiens a posé un problème notable. Les Congolais parlent le lingala mélangé au français et adapté au rythme phonétique de la langue véhiculaire respective. Il était souhaitable, en traduisant, de rester fidèle à cette spécificité linguistique, pour en restituer la créativité. La plupart des Kinois, outre les fautes qu'ils font parfois à l'écrit, aiment inventer les mots ou transformer la grammaticale ; certains verbes intransitifs deviennent ainsi transitifs, des événements à la une dans le monde sont intégrés dans le vocabulaire et deviennent des expressions dans l'usage quotidien de la langue, et d'autres sont créés à partir de substantifs issus des termes non congolais et vice versa. Il a fallu parfois éliminer, sans quoi le texte tendait à devenir incompréhensible. De ce fait, les termes vernaculaires, les *verbatim* ont été, dans la mesure du possible, traduit en consentant leur forme congolaise. Les autres expressions idiomatiques sont présentées en italiques.

De même, il est difficile de tout reproduire sur papier avec des mots. Car, on ne peut pas voir comment on claquait nos mains l'une contre l'autre, on se touchait, on produisait un bruit en poussant la langue contre le palais pour marquer la désapprobation, les rigolades et même les pas de danse de triomphe, en chantonnant ensemble les chansons religieuses.

## **Conclusion**

Par cette contribution, j'ai voulu répondre à la question posée par Sylvain Shomba dans son livre *De la méthodologie de la recherche scientifique : controverses et issues* (2021) au sujet de l'attitude à observer lors d'enquête de terrain. Aussi l'ai-je fait, en parcourant le discours dominant sur les méthodes de recherche en Sciences sociales qui mettent en exergue l'attitude de neutralité comme garant de l'objectivité scientifique. J'ai, comme Sylvain Shomba, et c'est bien là, la position de la CDS, montré le danger de la neutralité, notamment à travers l'imposition aux autres, non seulement du thème de la recherche, mais

aussi la sphère de la rencontre, la consommation du temps de l'informateur, créant des attentes et pour lesquelles le chercheur ne saura jamais répondre.

En recourant à ma propre pratique, celle de promouvoir l'empathie comme attitude à même d'être considérée comme la plus-value de la recherche lors des entretiens comme échange interactionnelle entre les protagonistes de la recherche, j'ai voulu ouvrir une fenêtre sur le mode de communication des congolais. L'Anthropologie promouvant ainsi la diversité culturelle même dans la communication. Aussi la CDS a-t-elle raison de recommander à tout chercheur lancé dans une investigation de terrain, l'usage, selon chaque cas de figure, de l'apathie ou de l'interactivité au lieu d'un exclusivisme de l'une ou de l'autre, car les informateurs n'ont pas tous le même profil.

## Références

- Blanchet, Alain, Giami, Alain, Bézille, Hélène, et al., *L'entretien dans les sciences sociales: l'écoute, la parole et le sens*. Paris: Dunod, 1985.
- Ela, J.M., *Restituer l'histoire aux sociétés africaines: promouvoir les sciences sociales en Afrique noire*, Paris: l'Harmattan, 1985
- Griaule, M., *Méthodes de l'ethnographie*, Paris: PUF, 1957.
- Guittet, A., *L'entretien: techniques et pratiques*. Paris, Armand Colin, 2013.
- Ki-Zerbo J., De l'Afrique ustensile à l'Afrique partenaire' in: *Les Dépendances de l'Afrique et les moyens d'y remédier*, Paris: Berger-Lavault, 1980, pp. 42-55.
- Malinowski B., *Les argonautes du Pacifique Occidental*, trad. Fr. Paris: Gallimard, 1922 .
- Malinowski B., *Journal d'ethnologue*, trad. fr., Paris: Seuil 1985 (1967).
- Mauss, M., *Manuel d'Ethnologue*, Paris: Payot, 2002 (1947).
- Mudimbe V.Y., *L'autre face du royaume: Une introduction à la critique des langages en folie*, Lausanne: Éditions l'age d'homme, 1973.
- Mudimbe V.Y., *L'écart*, Paris: Présence africaine. 1979.
- Mudimbe V.Y., *L'odeur du père. Essai sur les limites de la science et de vie en Afrique noire*, Paris: Présence africaine, 1982.
- Mudimbe V.Y., *L'Invention de l'Afrique* (1988). Trad. fr. de Laurent Vannini, Paris: Présence africaine, 2021.
- Muluma Munanga A., *Le guide du chercheur en sciences sociales et humaines*, Kinshasa: SOGEDES, 2003.
- Ndaya Tshiteku J., Entre le marteau et l'enclume: ou la dialectique être proche/faire des analyses dans la recherche du terrain. *Quest: An African Journal of Philosophy*, 2006, no 17, p. 125-140.
- Ndaya Tshiteku J., L'Anthropologie et ses méthodes: Le dilemme d'une ethnologue chez soi. in: LEGRAND V. et GUTRON C.(ed.), *Eprouver l'altérité: Les défis de l'enquête de terrain*, 2016, p.221-238.

- Ndaya Tshiteku J., *Les techniques d'enquêtes sur terrain, Une initiation a la recherche empirique. syllabus*, Kinshasa: Universite de Kinshasa, 2015.
- Olivier De Sardan J.P., *La rigueur du qualitatif*, Louvain la Neuve: Bruylant-Academia, 2008.
- Rogers C. R., *A way of being*. Houghton Mifflin Harcourt, 1995, cite par DECETY, *L'empathie* 2004 :59
- Shomba Kinyamba S. et Kuyunsa Bidum G., *l'enquête des sciences sociales en milieux congolais. écueils et pistes de solution*, Kinshasa: PUK, 2000.
- Shomba Kinyamba S., *Méthodologie de la recherche scientifique. Les logiques de captage et les logiques d'analyse des données*, Kinshasa: PUK, 2012.
- Shomba Kinyamba S., *Méthodologie et épistémologie de la recherche scientifique*, Kinshasa: PUK 2014.
- Shomba Kinyamba S., *De la méthodologie de la recherche scientifique, controverses et issues*, Kinshasa: PUK, 2021.
- Thibeault E.N., *A propos de la méthodologie des entretiens de groupe focalisés*. 2010. <http://www.adjectif.net/spip.php?article58>